

## POUR UNE ÉCOPOÉTIQUE TRANSCULTURELLE : INTRODUCTION

[Collectif ZoneZadir](#)

Armand Colin | « Littérature »

2021/1 N° 201 | pages 10 à 23

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200933715

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-litterature-2021-1-page-10.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Pour une écopoétique transculturelle : introduction

Dans le contexte du dérèglement climatique et de la crise écologique globale, les formes qu'emprunte la littérature lorsqu'elle manifeste un attachement concret à des lieux singuliers du monde entier revêtent une portée particulière. Rendre aux lieux leur horizon non linéaire, leurs dérangelantes lignes de fuite et leurs fractures : telle est la visée de la lecture à la fois écopoétique et transculturelle des textes littéraires que nous proposons dans ce dossier. Il s'agit d'appréhender le local dans ses espaces-temps multiples, avec les échappées et interactions qui le façonnent, autant qu'elles sont façonnées par lui. Nous nous plaçons avec Donna Haraway du côté de savoirs « réglés par une vue partielle et une voix limitée [...] pour trouver les connexions et ouvertures inattendues que les savoirs situés rendent possibles<sup>1</sup>. »

L'approche transculturelle met d'emblée l'accent sur l'agencement nécessairement précaire, provisoire et situé des différenciations culturelles. Notre hypothèse est que la transculturalité est une dimension essentielle de toute poétique des lieux en souffrance écologique, qui tissent une toile globale à l'interface de notre modernité conquérante. La crise écologique actuelle correspond à ce *moment* dont parlent Patrick Imbert et Afef Benessaïh à propos de la transculturalité : « [...] la transculturalité ne présuppose ni la dissolution du différent dans un même dominant, ni l'harmonie spontanée dans la rencontre avec l'autre : elle est plus souvent un fragile équilibre relationnel continuellement recréé dans la configuration du moment<sup>2</sup> ». Parce qu'elle met à mal les modes d'habiter culturellement stabilisés, la dégradation de lieux de vie est paradoxalement susceptible de nourrir un élan transculturel ou tout au moins une réflexion transculturelle. Les drones, les pipelines, les ouragans ou les sécheresses menacent les écosystèmes depuis les confins du monde et, ce faisant, les mettent en résonance par le traumatisme qu'ils leur infligent. Les lieux sinistrés, extraits ou sacrifiés ne sont pas nécessairement condamnés à la relégation ou à l'abandon nostalgiques, ils ouvrent parfois des zones projectives expérimentales où les

---

1. Donna Haraway, *Manifeste Cyborg et autres essais*, anthologie établie par L. Allard, D. Gardey et N. Magnan, Paris, éditions Exils, coll. « Essais », 2007, p. 127-128.

2. Alef Benessaïh (dir.), *Transcultural Americas/Amérique(s) transculturelles*, Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, p. 237.

utopies peuvent se forger à l'épreuve du risque, à la fois forces de dénonciation et de proposition.

L'écopoétique ne relève donc pas d'une approche dépolitisante, reproche fréquemment adressé à une critique littéraire franco-française taxée de textualisme, au-delà même des domaines de l'écocritique et de l'écopoétique. En inscrivant notre approche dans une perspective écopoétique et transculturelle nous cherchons à interroger, à la croisée entre nature et culture, les enjeux et potentialités politiques des textes littéraires. Sans défendre une opposition caricaturale entre des littératures occidentales qui seraient moins politisées que naguère et des littératures extra-occidentales inévitablement engagées<sup>3</sup>, l'approche écopoétique nous place à l'échelle mondiale, à hauteur du désastre historique et social qui prépare la catastrophe<sup>4</sup>. De ce point de vue, un écueil possible serait de reconduire le clivage Nord/Sud en distinguant une conscience écologique tardive venue du Nord et un ethos écologique pratiqué de longue date au Sud, à l'insu de la modernité, et qui apparaîtrait comme un miraculeux recours. En remettant en question la validité heuristique du couple modernité/tradition, les approches postcoloniales et décoloniales ont ouvert la voie à une conception de la transculturalité comme processus local à extension planétaire. Cette approche transversale suppose de reconsidérer les phénomènes d'hégémonie culturelle et des circuits de production et de diffusion que celle-ci conditionne, ainsi que la diversité des dominations sociales, raciales et/ou genrées à travers le globe. En d'autres termes, notre perspective transculturelle tient compte des diverses et multiples colonialités du pouvoir et du savoir<sup>5</sup> que (con) figurent les textes dont il sera ici question.

## PAR-DELÀ LE PARTAGE ENTRE NATURE ET CULTURE : PRÉOCCUPATIONS POLITIQUES DE L'ÉCOPOÉTIQUE

L'idée selon laquelle il existe une Nature unique représentée de façon différente par une diversité de cultures mérite d'être mise en discussion si l'on adopte une perspective transculturelle. En valorisant les « savoirs situés », et en soulignant leurs aspects transculturels, il s'agit de rappeler la

3. Nous renvoyons à ce qu'Odile Cazenave et Patricia Céliérier nomment « the burden of commitment » (« le fardeau de l'engagement »), dans *Contemporary Francophone African Writers and the Burden of Commitment*, University of Virginia Press, 2011 ; ou qu'un écrivain comme Sinan Antoon nomme « the burden of representation » (« le fardeau de la représentation »), dans « Chapter 5. Interview With Sinan Antoon. By Karim Mattar », *The Edinburgh Companion to the Postcolonial Middle East*, Edinburgh University Press, 2019, p. 67-80.

4. Nous reprenons à L. G. Damas le terme de « désastre » (« Hoquet », Pigments).

5. Voir notamment Aníbal Quijano, « ¿ Qué tal raza ? », *Revista Venezolana de Economía y Ciencias Sociales*, vol. 6, n°1, 2000, p. 37-45.

nécessité d'une critique qui se méfie des attitudes et discours de naturalisation des espaces et des catastrophes<sup>6</sup>. Nous souhaitons élargir les corpus pour mieux affirmer la force politique de la littérature et sa capacité à mettre à l'épreuve les concepts et catégories critiques hérités d'anciens centres impériaux<sup>7</sup>. Les lectures éco-poétiques de notre dossier sont en lien direct avec la recherche écocritique comprise comme une ouverture des préoccupations sociopolitiques des *cultural studies* aux questions environnementales<sup>8</sup>.

Beaucoup de catégories critiques sont remises en question dès lors qu'au-delà des sociétés humaines, culturellement portées par les langues et les discours, la littérature est mise en lien avec un milieu plus large, qui ne cesse d'interférer avec les sociétés et leurs représentations. Dans le contexte nord-américain marqué par le *Nature writing*, l'une des premières conséquences de l'intérêt pour le fait écologique a été le développement d'un sentiment de méfiance vis-à-vis des cultures humaines, de leurs fictions et des poétiques qui y sont associées. D'où la prédilection pour une littérature documentaire, non fictionnelle, plus propice à la « référentialité environnementale<sup>9</sup> » supposée en prise directe avec le monde et tenant à distance le filtre culturel de la fiction, y compris de la fiction réaliste, pourtant susceptible d'intégrer des savoirs scientifiques objectifs sur le monde naturel. Ce que Barthes appelle l'« effet de réel » n'est pas un « effet écologique », dans la mesure où il est une ruse du texte pour nous faire voir le réel sans nécessairement nous y engager, maintenant la double illusion d'une séparation et d'une transparence entre le texte et son référent. La notion même de culture étant devenue suspecte pour une écologie profonde (*deep ecology*) en quête de *wilderness*, celle-ci ne permettra pas d'ouvrir, au moins au sens littéral, à une analyse transculturelle.

Il faudra attendre les coups portés par la critique postcoloniale à l'imaginaire impérial du *wilderness*, comme morceau de nature authentique

6. En anglais, l'expression utilisée de *greenwashing* est très parlante – ces tentatives de naturalisation visent à dissimuler des politiques de colonisation, d'expropriation, et d'extraction. Voir sur le sujet du *greenwashing* l'important travail de Naomi Klein dans *This Changes Everything : Capitalism v The Climate* et Chris Williams dans *Ecology and Socialism : Solutions to Capitalist Ecological Crisis*.

7. De la même manière, Malcolm Ferdinand invite à repenser l'écologie « depuis le monde caribéen » et ne se prive pas de citer des écrivains et écrivaines antillais.es pour montrer comment ceux-ci éclairent aussi la réflexion écologique [*Une écologie décoloniale – Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019].

8. En intitulant « The World, the Text, and the Ecocritic » le chapitre qu'il consacre à la question des relations entre le texte et le monde dans *The Future of Environmental Criticism*, Lawrence Buell s'inscrit dans le prolongement d'Edward Said. Dans *The World, the Text and the Critic*, l'universitaire palestinien plaide, en plein accord avec les *Cultural studies*, pour une critique qui s'intéresserait à la façon dont les textes littéraires agissent dans le monde social et historique, et en particulier dans le contexte de la globalisation néo-libérale. Pour Said les textes littéraires sont « mondains » (*worldly*), dans la mesure où ils sont liés aux affaires du monde et leur dimension culturelle est par voie de conséquence hautement politique.

9. Laurence Buell, *The Future of Environmental Criticism. Environmental Crisis and Literary Imagination*, Blackwell Publishing, 2005, p. 32.

à protéger et à conserver, pour qu'apparaisse une réévaluation du rapport entre nature et culture dans les approches écocritiques. La quête d'une nature inviolée, sublimement sauvage, est dénoncée pour ses accointances avec l'appropriation coloniale des terres « disponibles »<sup>10</sup>. L'article sur les éco-poétiques décoloniales revient précisément sur cet impensé colonial qui préside au grand partage entre nature et culture et analyse ses effets dévastateurs à l'égard de cultures autochtones d'autant plus réifiées ou folklorisées qu'elles ont été considérées comme proches de la nature. Plus généralement, l'attention que nous portons aux fictions dans ce dossier est une conséquence de notre parti pris éco-poétique de tenir ensemble la nature et la culture, d'analyser les conditions historiques de leur opposition, de les articuler l'une et l'autre dans une dynamique transculturelle décoloniale.

Farouchement opposée à l'idée d'un face-à-face entre l'Homme et la Nature, héritée selon lui du romantisme<sup>11</sup>, Timothy Morton plaide pour une écologie participative, qui fasse l'expérience du maillage et de la coexistence des choses et des êtres. Cela suppose une littérature en immersion dans le grand bain de ce qui coexiste et avec quoi nous sommes en interrelation : « La nature perd sa nature quand on la regarde de façon frontale. Nous ne pouvons l'apercevoir que de manière anamorphique – comme une distorsion, comme une chose informe, ou comme ce qui permet à d'autres choses de perdre leur forme. Cette "chose informe" est la *forme* même de l'écriture écologique<sup>12</sup>. » L'idée d'un maillage qui ne cesserait d'interconnecter du naturel et de l'artificiel lui permet de rendre compte de ce qu'il appelle des « hyper-objets » non locaux comme le plutonium, le CO<sub>2</sub>, le plastique, qui diffusent la menace écologique<sup>13</sup>. Aussi pertinent et urgent qu'il soit, un tel parti pris radical en faveur d'une écologie globale ne doit cependant pas se faire au mépris du souci des lieux. Les articles rassemblés dans ce numéro rappellent la pertinence politique d'une approche éco-poétique située, sensible à la mise en forme des textes et permettant, par mise en commun des situations et des formes, une saisie transculturelle des problématiques écologiques. L'éco-poétique transculturelle que nous défendons ici ne renonce pas

10. Les articles pionniers de Ramachandra Guha, « Radical Environmentalism and Wilderness Preservation : A Third-World Critique », *Environmental Ethics*, 11 (Spring), 1989 : 71-80, et de William Cronon, « The Trouble with Wilderness, or Going Back to the Wrong Nature », *Environmental History* 1.1, 1996, p. 7-28.

11. Sur les rapports entre le romantisme et l'écologie on pourra consulter : <https://collectiflieuxcommuns.fr/386-romantisme-et-ecologie?lang=fr> ainsi que, dans une perspective décoloniale, le livre récent Kate Rigby *Reclaiming romanticism. Toward and Eco-poetics of Decolonization*, London, Bloomsbury Academics, 2020.

12. Timothy Morton, *Ecology without nature. Rethinking environmental Aesthetics*, Cambridge : Harvard University Press, 2007, p. 63 : « Nature loses its nature when we look at it head on. We can only glimpse it anamorphically – as a distortion, as a shapeless thing, or as the way in which other things lose their shape. This "shapeless thing" is the very *form* of ecological writing. » Notre traduction.

13. Timothy Morton, *Hyperobjects. Philosophy and Ecology after the End of the World*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2013 (traduit en français en 2018 : *Hyperobjets, philosophie et écologie après la fin du monde*, Editions de la Cité du Design, Saint-Étienne).

au projet de promouvoir un monde commun. Elle associe à la conscience d'un maillage global l'attention aux formes situées.

La lecture écopoétique envisage les textes en qualité d'objets au monde, lui appartenant, liés à lui en écosystèmes. C'est de cette importante réinscription écologique de la nature dans l'art et de l'art dans la nature dont parlent Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe en déployant le concept d'« éco-logie<sup>14</sup> ». Il y a donc clairement deux versants à l'écopoétique, hérités tous deux de la critique postcoloniale. Le versant critique proprement dit, qui invite à resituer les textes, y désamorce les dominations et porte une visée correctrice au nom de la richesse des mondes, qu'il cherche à faire parler et entendre. Mais il y a également un versant plus directement poétique, ou « poïétique », de création par lequel il s'agit de faire advenir un « sol », le lieu même des échanges, des comparaisons, des possibilités de lectures et de plaisirs esthétiques.

## L'ATTACHEMENT AUX LIEUX COMME PRATIQUE TRANSCULTURELLE

Dans le cadre de ce dossier, l'écopoétique transculturelle que nous mettons en œuvre s'intéresse prioritairement aux formes qui alertent sur des pratiques mortifères rendant certains espaces invivables. Dans un monde livré au productivisme et à l'extractivisme, de nombreuses pratiques industrielles (on songe aux exploitations minières, aux monocultures intensives ou bien aux décharges, abordées ici par Lucie Taïeb), sont à l'origine de fractures plutôt que de liens. Il s'agit dès lors de voir comment les textes peuvent prendre acte de la « violence lente » – l'expression *slow violence*, empruntée à Rob Nixon<sup>15</sup>, renvoie à toutes ces situations de dégradation sanitaire et sociale sur le temps long qui ne provoquent aucun scandale, pic, réveil, prise de conscience explosive – et se faire l'écho d'une sollicitation pressante du monde. Cet appel du monde mobilise aussi la création littéraire et artistique en tant que cri d'alerte ou grondement de révolte – à l'instar de l'écrivain nigérian Ben Okri :

L'écrivain est le baromètre de l'époque. [...] l'écrivain, se dressant contre l'inacceptable qui grandit et enfle [...], incapable de continuer à avancer dans la légère odeur de bouse de l'époque, l'écrivain [...] sort de son silence ; l'écrivain hurle ce que les compagnies pétrolières font à la terre, la destruction des terres ;

14. Blanc Nathalie, Thomas Pughe et Denis Chartier. Introduction au dossier « Littérature & écologie », dans *Écologie & Politique*, n° 36, 2008. Consultable en ligne : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-page-15.htm>.

15. Rob Nixon, *Slow violence and the environmentalism of the poor*, Cambridge : Harvard University Press, 2011.

l'écrivain hurle les injustices qui s'écrasent et maintenant se déversent en flots à travers les rues et les chemins<sup>16</sup>.

La littérature engage alors un combat pour les lieux. Le défi éco-poétique est de montrer que l'attachement littéraire aux lieux porte une efficacité politique transculturelle, comme le vivent au quotidien de nombreuses personnes en situation de migration, issues d'anciens lieux colonisés, qui savent bien qu'on peut s'attacher à plusieurs lieux, ou qui parlent à la maison une langue qui n'est représentée ou reconnue nulle part officiellement à l'extérieur. L'attachement au lieu, *a fortiori* lorsqu'il est désastré, est une manière de dépasser l'essentialisme culturel. Dans un tel rapport au lieu, y compris en situation insulaire comme le montre ici Chloé Chaudet, l'ancrage n'est pas vécu sur le mode de la fermeture ou de la fixation mais de l'ouverture et de la création, de l'invention de nouveaux modes d'habiter qui passe à la fois par les imaginaires mais aussi par des pratiques : acquérir la puissance d'un lieu, y prendre sa place, c'est acquérir des savoir-faire<sup>17</sup>. La littérature en est d'autant plus puissante pour lutter. L'engagement pour des lieux à défendre n'est pas un localisme, il relève de ce qu'Ursula Heise appelle un « éco-cosmopolitisme<sup>18</sup> » comme arme des dominé.e.s pour engager un combat mondial contre l'injustice.

Un imaginaire écologique planétaire ne pourra se développer sans une attention apportée aux bouleversements, souvent subis, dans les manières d'habiter les lieux. Notre approche rejoint ainsi celle d'« écosophie » développée par Félix Guattari :

C'est à la condition que soient forgées de nouvelles terres transculturelles, transnationales, transversalistes et des univers de valeur dégagés de la fascination du pouvoir territorialisé, que pourront être dégagées des issues à l'actuelle impasse planétaire. [...] Une telle concaténation de l'écologie environnementale, de l'écologie scientifique, de l'écologie économique, de l'écologie urbaine et des écologies sociales et mentales, je l'ai baptisée : écosophie. Non pour englober tous ces abords écologiques hétérogènes dans une même idéologie totalisante ou totalitaire, mais pour indiquer, au contraire, la perspective d'un choix éthico-politique de la diversité, du dissensus créateur, de la responsabilité à l'égard de la différence et de l'altérité<sup>19</sup>.

16. Ben Okri, « Fables are made of this : For Ken Saro-Wiwa (1941-1996) » in *A Way of Being free*, Londres, Phoenix House, 1997, p. 104-108, p. 105-106 : « The writer is the barometer of the age. [...] the writer, bristling with the unacceptable that grows swollen [...], unable to carry on for the sheer smell of dung in the age, the writer [...] breaks cover ; the writer cries out at what the oil companies are doing to the earth, the destruction of the land ; the writer cries out at the injustices that run over and now spill out in floods across the streets and byways. » (D'abord publié, sans la dédicace, dans le *Guardian* en 1995.) (notre traduction)

17. Starhawk *Quel monde voulons-nous ?*, Editions Cambourakis, 2019, 208 p.

18. Ursula Heise, *Sense of Place, Sense of the Planet*, New York : Oxford University Press, 2008.

19. Félix Guattari, "Pratiques écosophiques et restauration de la cité subjective", *Chimères* 17 (1992), p. 95-115, [http://multitudes.samizdat.net/article.php?id\\_article=1678](http://multitudes.samizdat.net/article.php?id_article=1678).

La prise de conscience d'une injustice environnementale est largement héritée des études postcoloniales et de leur façon particulière d'interroger politiquement les nouvelles géographies impériales. Les lignes d'aridité évoquées ici par Claire Gallien, les filons aurifères, les trajectoires cycloniques ou les itinéraires de migrations sont autant de lignes de front pour l'écopoétique transculturelle. Un nouveau sens des lieux, résistant à l'exotisme et à toute forme de réification culturelle, a été particulièrement porté par une écocritique postcoloniale confrontée à des menaces précises de déforestation, exploitations minières, constructions de barrages, etc., dans le cadre d'un déséquilibre Nord/Sud à échelle planétaire<sup>20</sup>.

Pour que de telles lignes de front écologiques puissent apparaître, il faut renoncer à l'idée que le monde serait muet et que l'humanité aurait la lourde responsabilité de parler à sa place. Les écopoétiques transculturelles tablent sur ces bruits du monde qui viennent bousculer nos habitudes culturelles pour prêter l'oreille aux modalités concrètes de leur énonciation. Ainsi les murmures hétérogènes du monde peuvent-ils se muer en cris de révolte, en confessions à mi-voix, en sophistications narratives ironiques et autres modulations à basse ou haute fréquence sonore. Le slogan des militantes et militants écologistes « nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend » constitue une excellente charte écopoétique dès lors qu'on considère la littérature comme une pratique de lieux dont nous sommes partie prenante et intégrante, comme une façon d'écrire ou de parler avec eux. L'écopoétique est aussi une échopoétique qui se met à l'écoute des voix humaines et autres qu'humaines, des circulations entre écrit et oral. Cette écoute s'incarne dans des corps-territoires individuels et collectifs<sup>21</sup>.

Ici et là dans le monde, les poétesses, poètes, écrivaines et écrivains ne composent pas avec les mêmes environnements : le réverbère avec son halo de lumière bourdonnant de phalènes où le jeune Sony Labou Tansi vient écrire sa poésie est un lieu tout aussi intense que la bibliothèque privée d'André Gide, aux murs tapissés de livres. En prêtant attention aux lieux multiples de la création, on se rapproche de travaux de sociologie de la littérature, comme ceux de Claire Ducournau, dont l'attention se porte sur les faisceaux de pratiques sociales et circuits de production qui ne sont pas réductibles aux formes institutionnelles. À cela doit s'ajouter la façon dont la littérature transforme ces lieux en retour, car il ne saurait y avoir de champs littéraires sans espaces pratiqués, sans lieux fréquentés, sans moments privilégiés où la littérature adhère au monde. Surtout, chaque texte a sa manière de transformer les situations et les scénographies à partir de son énonciation singulière. La principale différence entre l'écopoétique

20. Cf. Rob Nixon in *Slow Violence and the environmentalism of the Poor*, Harvard University Press, Cambridge, 2011 ; DeLoughrey Elizabeth & George Handley, (dir.), *Postcolonial Ecologies. Literatures of the Environment*, Oxford : Oxford University Press, 2011.

21. Voir l'article « Voix, oralités : vers une échopoétique transculturelle » dans ce numéro.



transculturelle et la *sociologie de la littérature* réside ainsi dans l'attention portée aux formes envisagées jusque leurs détails infinitésimaux, le plus ténu, l'inframince.

## LE RESPECT DES FORMES COMME POLITIQUE PLURIVERSELLE

Le respect des formes, qui est la condition éminemment politique de production d'un monde commun, passe par des procédures lentes. Dans sa « philologie de la littérature mondiale », Erich Auerbach propose de partir de faits textuels concrets comme *Ansatzpunkte* pour prendre en écharpe le monde de façon plus efficace, et surtout plus engagée, que les grandes synthèses encyclopédiques :

[...] il s'agit d'abord de trouver un point de départ, une prise, en quelque sorte, qui permette d'attaquer le sujet. Ce point de départ doit être un ensemble de phénomènes nettement circonscrits, aisément saisissables ; et leur interprétation doit posséder un rayonnement qui la rende capable d'ordonner et d'interpréter par contagion une aire bien plus vaste que celle de départ<sup>22</sup>.

Il n'y a donc pas de contradiction entre la concrétude du trait stylistique (la « prise ») et sa portée par-delà son occurrence matérielle (« un rayonnement », « par contagion »). Il s'agit de faire du texte littéraire un généralisateur de concrétude et d'élargir ainsi le partage d'expériences. La forme est donc un véhicule, et le plus politique qui soit, puisqu'il nous permet d'entrer en contact avec ce qui ne nous ressemble pas. Si « forme et critique convergent », selon la formule d'Adorno<sup>23</sup>, il s'agit ainsi de prêter attention à ces formes pour souligner leur importance : cette conception de la démarche et de la pratique écopoétiques consiste à étendre et diversifier les approches sociocritique et sociopoétique par une attention au *vivant* ou « à l'environnement ». En son sein, ce sont toujours des formes, aussi ténues soient-elles, qui se mettent en écho, pour faire entendre des résonances.

La mise en forme des fractures environnementales exige de changer nos habitudes. Les aspérités deviennent alors visibles, les escarpements et les dévalements se font sentir au sein de textes dont il devient possible d'éprouver la forme, comme nous y invite Roland Barthes :

[...] le lecteur du Texte pourrait être comparé à un sujet désœuvré (qui aurait détendu en lui tout imaginaire) : ce sujet passablement vide se promène (c'est ce qui est arrivé à l'auteur de ces lignes, et c'est là qu'il a pris une idée vive du Texte) au flanc d'une vallée au bas de laquelle coule un oued (l'oued est mis

22. Auerbach, p. 34 dans *Où est la littérature mondiale ?*.

23. « *Form convergiert mit Kritik. Sie ist das an den Kunstwerken, wodurch diese als Kritik in sich selbst erweisen* », Theodor W. Adorno, *Ästhetische Theorie in Gesammelte Schriften*, tome VII, Frankfurt/M., Suhrkamp 1970, p. 216 ; T. W. Adorno, *Théorie esthétique*, traduction de Marc Jimenez et Eliane Kaufholz, Paris, Klincksieck, 1989, p. 187.

là pour attester un certain dépaysement) ; ce qu'il perçoit est multiple, irréductible, provenant de substances et de plans hétérogènes, décrochés : lumières, couleurs, végétations, chaleur, air, explosions ténues de bruits, minces cris d'oiseaux, voix d'enfants de l'autre côté de la vallée, passages, gestes, vêtements d'habitants tout près ou très loin ; tous ces incidents sont à demi identifiables : ils proviennent de codes connus, mais leur combinaison est unique, fonde la promenade en différence qui ne pourra se répéter que comme différence<sup>24</sup>.

L'« idée vive » que Barthes se fait ici du Texte, écrit ou oral, passe par une expérience écopoétique de la forme du texte qui ne présuppose pas nécessairement une distance critique. Le sujet désœuvré dont il parle n'identifie pas les différences mais les fonde par sa promenade. Le renversement proposé est d'importance pour nous. Les voix du monde, qu'elles soient optiques, sonores, haptiques, olfactives, etc. se sont glissées dans le Texte à l'insu des codes connus pour y forcer de nouvelles articulations. La « combinaison » dont parle Barthes est un principe actif de différenciation rendu possible par l'irruption de voix dont les articulations se révèlent de façon active comme résonance (« différence qui ne pourra se répéter que comme différence »). L'écopoétique transculturelle ne recense pas les différences culturelles, mais traque le différenciant, le *dispars*<sup>25</sup>, qui court à travers le texte et lui donne sa forme résonante.

Cette dimension relationnelle s'invite jusque dans les formes les plus monumentales. La métaphore classique du monumental pour caractériser telle ou telle œuvre littéraire trouve sens dans l'approche écopoétique à condition de considérer le monument comme ce qui nous accueille, et nous métamorphose, davantage que ce qu'il faut décrire en restant sur le seuil. Une construction est d'autant plus monumentale qu'elle nous offre des aperçus sur le monde, des perspectives configurées par la singularité de chaque point de vue. Les formes n'ont pas vocation à être identifiées, et encore moins classées, mais à nous accueillir. Elles nous engagent à abandonner toute position de surplomb pour pratiquer des rituels relationnels multiples susceptibles de faire monument et d'offrir un support de remémorations – le *monumentum* désigne d'ailleurs étymologiquement ce processus mémoriel – et de projections – mouvement projectif qui se joue de façon dynamique dans un processus de devenir.

Si la monumentalité a des effets politiques problématiques dans le cas des cultures impériales hégémoniques, elle joue un autre rôle au sein des langues et des littératures minorées. Un griot par exemple « fait monument ». Dans certains lieux, tel la Caraïbe, l'absence de monuments témoins du passé historique douloureux du génocide des Amérindiens, de la traite négrière

24. Roland Barthes, « De l'œuvre au Texte », *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1993, p. 75.

25. Cf. Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 157 : « Nous appellerons *dispars* le sombre précurseur, cette différence en soi, au second degré, qui met en rapport les séries hétérogènes ou dispartes elles-mêmes. »

et de l'esclavage ainsi que le recouvrement par la nature de possibles lieux de mémoire taraude les écrivaines et les écrivains. C'est le paysage qui, par défaut, fait monument. Dans le poème « The Sea is History », l'écrivain saint-lucien Derek Walcott imaginait ce dialogue avec des étrangers :

Où sont vos monuments, vos batailles, vos martyrs ?  
Où est votre mémoire tribale ? Messieurs,  
dans ce gris coffre-fort. La mer. La mer les a enfermés. La mer est l'Histoire<sup>26</sup>

Édouard Glissant, inspiré par Derek Walcott, parlait lui aussi du paysage qui fait monument, depuis les mornes et les fonds, les rivières, les plages, les anses – comme l'Anse Caffard où a été érigé en 1998 le mémorial du Cap 110 en hommage aux naufragés d'un bateau négrier échoué en 1830 – lus comme une forme testimoniale de l'esclavage. Il écrivait dans *Le Discours antillais* : « Notre paysage est son propre monument : la trace qu'il signifie est repérable par-dessous. C'est tout l'histoire<sup>27</sup> ». Des auteures comme Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé, Gisèle Pineau ou Jamaica Kincaid, ne cessent de réfléchir à ces paysages hantés par la mémoire collective des souffrances tues ou refoulées du passé, et à la façon dont les héroïnes arpenteuses (souvent en exil), y trouvent ou non un héritage, et tentent d'y fonder des espaces sûrs, contre les carcans de dominations croisées de race, de classe et de genre, à travers une alliance antispéciste avec leur environnement<sup>28</sup>.

Plus spécifiquement, l'approche écopoétique cherche à entendre les voix dans les plis du texte, comme des effets de leurs frictions (ou de leur bruissement, dirait Barthes). Elle naît de ce que Didier Debaise et Isabelle Stengers proposent d'appeler une lecture spéculative, qui prendrait le texte par le milieu, et renoncerait à trier ou à classer, pour s'attacher à ce qu'elle tient à faire importer :

L'engagement spéculatif n'a donc ici pas grand-chose à voir avec la pensée spéculative que dénonçait Kant, pensée abstraite, fondant le monde à partir de ses propres principes théoriques ou le jugeant à l'aune de ses projections. [...] Peut-être convient-il ici de rappeler qu'étymologiquement le *speculator* était celui qui observe, guette, cultive les signes d'un changement de situation, se rendant sensible à ce qui, dans cette situation, pourrait importer<sup>29</sup>.

26. *The Star-Apple Kingdom* (1979). Traduit par Claire Malroux dans *Le Royaume du fruit-étoile* (éditions Circé, 1992) <http://www.khiasma.net/magazine/the-sea-is-history/> :

« *Where are your monuments, your battles, martyrs ?*

*Where is your tribal memory ? Sirs,*

*in that grey vault. The sea. The sea*

*has locked them up. The sea is History. »*

27. *Le Discours antillais*, « À partir du paysage », p. 32, Paris, Gallimard, [1981] rééd. 1997.

28. Voir l'article de Tina Harpin et Natacha d'Orlando dans ce dossier. Cet article analyse aussi la position écoféministe et le rapport à l'histoire dans le roman d'anticipation *Brown Girl in the Ring* de Nalo Hopkinson, qui repense le rapport à la nature caribéenne, depuis l'exil et une urbanité dystopique nord-américaine.

29. Debaise & Stengers, « L'insistance des possibles », *Multitudes*, 2016/4, n° 65.

Cette pratique de la lecture spéculative implique la mise en œuvre d'une éthique<sup>30</sup> que les contributrices et les contributeurs de ce dossier se sont efforcé.e.s de respecter : elle consiste à partir des textes, à les arpenter plus qu'à les parcourir, à écouter leur souffle plutôt qu'à leur imposer un carcan théorique préexistant. Le théoricien, en d'autres termes, ne doit pas se comporter comme maître et possesseur du texte, mais en humble visiteur attentif à la puissance des lieux. La forme que nous avons en vue, loin de constituer une figure statique, configure ou rend accessible des énergies qui resteraient, sinon, insaisissables.<sup>31</sup>

C'est précisément en termes d'énergie que William Rueckert rend compte de l'approche écocritique (*ecocriticism*) dans l'article fondateur de 1978 où il invente le terme :

Le concept d'un poème comme énergie stockée (comme actif, vivant et génératif, plutôt qu'inerte, comme une sorte de cadavre sur lequel on effectue une autopsie, ou comme objet d'art dont on prend possession, ou comme antagoniste – un nœud des significations – il faut vaincre) nous libère d'une variété de tyrannies critiques, notamment, peut-être, celle de l'herméneutique pure, la transformation de cette énergie créatrice stockée directement en un ensemble de significations cohérentes. Ce qu'un poème dit est probablement toujours moins important que ce qu'il fait et comment – au sens profond – il est cohérent. Bien compris, les poèmes peuvent être étudiés comme modèle pour le flux d'énergie, la construction communautaire et les écosystèmes<sup>32</sup>.

Cette énergie que le poème est capable de stocker, de démultiplier et de redistribuer a beaucoup à voir avec ce murmure du monde dont nous venons de parler. Si les formes ne doivent pas occulter mais révéler les énergies qui les constituent, réciproquement, l'idée d'une énergétique littéraire ne peut ainsi faire l'économie d'une attention aux formes. L'énergie créative dont parle Rueckert, qui concerne en même temps les constructions communautaires et les écosystèmes, est différenciante : elle redistribue les articulations au cœur du monde et ne cesse de réinjecter de la forme.

30. Voir l'article sur « Les enjeux éthiques de l'écopoétique » dans ce dossier. Partant d'une lecture inductive d'un corpus de textes d'aires géographiques et d'époques différentes, cet article défend l'idée que le regard écopoétique – des écrivains comme des lecteurs – n'est éthique que parce qu'il est situationnel.

31. D'Arcy Wentworth Thomson, *On growth and form. Molecular biology of the gage*, Benjamin, New York [1952].

32. Notre traduction de Rueckert William, « Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism », *The Iowa Review*, vol. 9, n° 1 (Winter 1978), p. 62-86 : « *The concept of a poem as stored energy (as active, alive, and generative, rather than inert, as a kind of corpse upon which one performs an autopsy, or as an art object one takes possession of, or as an antagonist – a knot of meanings- one must overcome) frees one from a variety of critical tyrannies, most notably, perhaps, that of pure hermeneutics, the transformation of this stored creative energy directly into a set of coherent meanings. What a poem is saying is probably always less important than what it is doing and how – in the deep sense – it coheres. Properly understood, poems can be studied as model for energy flow, community building, and ecosystem.* »

Article consultable en ligne : <https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/6958/files/2019/10/Literature-and-Ecology-An-Experiment-in-Ecocriticism-William-Rueckert.pdf>.

Dans son Avant-propos à *La Vie et demie*, l'écrivain congolais Sony Labou Tansi déclare : « À ceux qui cherchent un auteur engagé je propose un homme engageant<sup>33</sup> », suggérant ainsi que l'écriture ouvre des passages qui ne nous laisseront pas indemnes. Ces formes engageantes sont des prises sur le monde dès lors qu'on accepte de les investir. Ainsi, les figures et les images ne sauraient être reçues comme de simples formes d'apparat dévitalisées, et il s'agirait de comprendre par quels liens le texte « enchaîne le monde/à chaque mot » (Sony) et nous invite à le suivre. Ces pratiques littéraires trouvent un écho critique dans la notion de territoire définie par Arturo Escobar dans *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident* : « Le territoire n'est pas conçu en termes de propriété (bien que la propriété collective soit reconnue), mais appropriation effective par le biais de pratiques culturelles, agricoles, écologique, économiques, rituelles etc. [...] En ce sens, cette conception du territoire nous renvoie à une conception de l'espace qui n'est ni cartésienne, ni euclidienne, et encore moins libérale. Le territoire n'est en effet plus une entité inerte « réellement existante », et ce, indépendamment des relations qui la constituent<sup>34</sup> ».

L'enjeu politique et poétique est par l'écriture, sous toutes ses formes possibles, de reconstituer des « chemins de sensibilités » pour se reconnecter au vivant. Pister c'est apprendre à lire<sup>35</sup>, dans un état proche de celui que Haraway présente comme une « intimité sans proximité<sup>36</sup> ». Ailleurs, Baptiste Morizot parle d'habiter la piste animale comme un monument<sup>37</sup>. La démarche est humble – Morizot note aussi à quel point la lecture est instable et qu'on commet des erreurs d'interprétations parce que le vivant dépasse.

## ENGAGEMENT ÉCOPOÉTIQUE ET ÉCRITURE COLLECTIVE

Notre dossier s'inscrit dans une recherche au long cours menée, collectivement, en différents espaces-temps : l'espace-temps du séminaire, et celui des journées d'étude organisées dans des lieux divers (le Tertre à Belforêt-en-Perche, Saint-Martin-de-Londres, l'espace-temps paradoxal de la « visio », confinement oblige) pour penser et vivre la recherche en commun. Les travaux collectifs que nous proposons pour ce dossier mettent en lumière un désir de questionner ensemble nos postures et nos « objets », et

33. Sony Labou Tansi, Avant-propos à *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1970.

34. Arturo Escobar, *Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'Occident*, Seuil, 2018, [trad. Roberto Andrade Pérez, Anne-Laure Bonvalot, Ella Bordai, Claude Bourguignon et Philippe Colin] p. 107.

35. Pour en faire l'expérience, voir *Terra forma, manuel de cartographies* potentielles. Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arenes, Axelle Gregoire, Editions B42, 2019

36. Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, traduit de l'anglais (États-unis) par Vivien García, Vaulx-en-Velin, Editions des mondes à faire, 2020

37. Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, Arles, Actes Sud, 2018

en premier lieu l'objet « littérature », dont il s'agit de rendre plus visibles les enjeux poétiques et politiques dans un contexte de débat international sur la question environnementale, la prise en compte de l'héritage colonial et patriarcal de nos sociétés, la décolonisation des arts et de la pensée, et les inégalités économiques et sociales renforcées (à l'heure précise où nous écrivons) par la crise sanitaire actuelle déclenchée par la pandémie de la COVID 19.

En pratique, l'écriture collective est non seulement le gage d'un élargissement du monde, mais également le terreau de la coexistence et de la mise en relation de nos imaginaires. La recherche écopoétique étant à la fois ancrée dans des textes et dans des lieux, que l'écrivain.e cherche à rejoindre ou qu'elle met en partage, l'écriture collective se donne comme un partage démultiplié de ces découvertes de textes et de lieux. Les visions du monde de chacun · e s'en trouvent élargies et, dans le même mouvement, le monde de chacun · e se dilate et se décentre. Une telle pratique d'écriture invite en effet à adopter des points de vue différents pour entrer dans les mondes de chacun.e, ces *plurivers* qui permettent en retour de lire les textes d'une autre façon. On pourrait ainsi envisager l'écriture collective comme le moyen de faire émerger une sorte d'écopoétique « connectée<sup>38</sup> » ou plutôt *une écopoétique du monde*, au sens où l'historien Pierre Singaravelou<sup>39</sup> propose une « histoire du monde », transculturelle et contrefactuelle, destinée à remettre en cause « les grands récits de l'« uniformisation » et de la « transformation » du monde », à l'aune de « la grande hétérogénéité de chacune des régions du monde et la porosité de leurs frontières<sup>40</sup> ».

Tout à fait concrètement, nous aurons été une dizaine à coécrire ce texte en dépit de la distance physique qui nous sépare, et cette dimension collective constitue à nos yeux l'un des ingrédients indispensables à l'approche transculturelle. Le « nous » qui résulte de ce travail collectif n'est pas homogène (que ce soit en termes de statuts, de rapport à l'institution, de terrain ou de corpus de travail, d'âge, de lieux de vie, etc.). Si l'importance cardinale attribuée aux textes, envisagés comme des lieux communs autant que fondateurs, est l'un de nos dénominateurs communs, nous n'en avons pas moins des formations, des orientations et des compétences fort différentes, parfois complémentaires et parfois divergentes. C'est moins la composition précise du collectif que son caractère collectif même qui nous importe et fonde, à nos yeux, l'une des conditions de possibilité de ce travail. Dans un contexte institutionnel qui tend volontiers à favoriser la

38. En référence à l'histoire connectée de Sanjay Subrahmayam, *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

39. Voir l'introduction « Comment nous sommes devenus contemporains », dans Pierre Singaravelou et Sylvain Venayre, *Histoire du monde au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, 2017, p. 18.

40. Cf. aussi éventuellement l'historien Jürgen Osterhammel : il s'agit de proposer une « écopoétique de la multiplicité », faisant écho à l'« histoire des modernités multiples » qu'il développe, et qui s'articule également aux travaux d'Escobar sur le pluriversel.

figure isolée du chercheur aussi génial que solitaire (voir la mise en place des nouvelles « chaires d'excellence »), ou encore la formation d'équipes constituées *ad hoc* sur la base de leurs appartenances disciplinaires ou de leurs rattachements statutaires, c'est au contraire dans l'indétermination chaleureuse et souvent jubilatoire d'affinités inexplicables, de désaccords féconds, de recouvrements partiels et de divergences parfois profondes que nous trouvons le principal aliment de notre travail.

La différence *entre* nous est aussi une invitation à accueillir les hétérogénéités qui constituent chacune et chacun de l'intérieur (en tant que chercheuse et mère, académique et militant, etc.). La reconnaissance de ces différences constitutives permet de penser-pratiquer la trame relationnelle à la fois complexe et puissante qui relie les vivants entre eux, sans effacer les spécificités, mais en cessant de se penser comme un Empire dans un Empire. Impossible, au sein d'un tel collectif, de passer sous silence les différentes dimensions (scientifiques, pédagogiques, humaines, institutionnelles, économiques, etc.) de notre pratique. Les points aveugles des unes étant les tours de garde des autres, nous ne pouvons nous contenter de faire de la recherche : il nous faut continuellement « être en recherche »<sup>41</sup>. La dimension collective et hétérogène ne garantit pas, évidemment, le résultat. Mais c'est à tout le moins le rappel constant d'envisager le geste de recherche en continuité et en cohérence tant avec son objet qu'avec son outil, sa finalité et son milieu ; bref, travailler ensemble nous enjoint constamment de porter soin et attention aux écologies de nos pratiques<sup>42</sup>. Du moins, c'est l'horizon vers lequel nous nous efforçons de tendre.

41. Yves Bonny, « Les recherches partenariales participatives : ce que chercher veut dire », Les Chercheurs ignorants (dir.), *Les recherches-actions collaboratives : Une révolution de la connaissance ?*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2015, p. 38.

42. L'élaboration d'une encyclopédie des formes en recherche, ou l'instauration d'un laboratoire indiscipliné pourrait s'inspirer de l'album (*formes de vie*) édité par Frank Leibovici aux Laboratoires d'Aubervilliers (<http://www.desformesdevie.org/>) ou encore de l'enquête sur les modes d'existence impulsée par Bruno Latour (<http://modesofexistence.org/>). Voir aussi la revue *Agencements*.